Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 49 (1945)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Rochat, Jules-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

par Jules-J. ROCHAT

JEAN VOGEL, *Flûte à tue-tête.* — HENRI DEVAIN, *Bagatelles.* — CAMILLE GORGE, *Messages d'outre-mer.* — CLARISSE FRANCILLON, *Les Fantômes.* — MARCEL CHAPATTE, *Saïd.* FELICE FILIPPINI, *Seigneur des pauvres Morts* (traduit de l'italien par ROGER SCHAFFTER). — ARNOLD-H. SCHWENGELER, *L'Ile heureuse* (traduit de l'allemand par W. WALDVOGEL). — A.-P. PRINCE, *Lucine.* — Du même, *L'étrange histoire de sire Thibaud.* — LEON DEGOUMOIS, *Edouard Tièche, poète jurassien.* — EDOUARD TIECHE, *Edmond, comte de Rondchâtel.* — M.-J. HUBLARD, *L'attitude religieuse de Pierre Loti.* — LOUIS BURGENER, *Perspectives sur Gottfried Keller.* — ALBERT RUMLEY, *Le Maître de la Joie.* — JEAN HALDIMANN, *Notre Forêt.* — MAURICE MOECKLI-CELLIER et M. JORAY, *La Neuveville.* — J. BEURET-FRANTZ, *Le Haut Jura.* — Du même, *Autour de la crémaillère.* — JULIEN ERNI, « *Je crois la sainte Eglise universelle* ».

Mon grand amour a fait l'école buissonnière
Je chante sur les lacs et siffle dans les haies :
Je le cherche partout sans le trouver jamais.

Le poète, à qui rien n'échappe, ne s'arrête pas à l'extérieur des choses ; il sait que les gestes, les paroles ont tous leur signification, leur enseignement. Tout est symbole en ce monde et, les symboles, les poètes les voient mieux que les autres hommes — beaucoup même parmi nous ne les voient point. La nature est un grand livre ouvert qu'il faut apprendre à lire — mais nombreux sont ceux qui ne le liront jamais —, un grand livre ouvert que les poètes déchiffrent facilement, les véritables poètes, bien sûr, comme Jean Vogel, et non pas ceux qui ne sont que fabricants de vers sans poésie. Ce livre de la nature nous dit tout ce que nous pouvons savoir sur notre destinée. Voilà pourquoi la plaquette de Jean Vogel [1]), un poète qui sait observer, est si riche ; voilà pour-

[1]) *Flûte à tue-tête.* Aux Portes de France (Porrentruy). S. d. (1945),

quoi elle révèle tant de choses à ceux qui la lisent et la relisent, à ceux qui méditent les beaux poèmes.

Cette plaquette parle tout d'abord de notre existence. Observant la libellule et le papillon, Jean Vogel écrit :

Elle est le revenant des lits de l'ombre,
Il est le visiteur de la lumière.

et, plus loin :

Je les ai vus traverser le jardin
Je les ai vus ensemble ce matin
Passer, la tête haute et le secret au cœur
Bien gardé, mais j'ai vu qu'ils proposaient aux fleurs
La lumière et la vie et l'ombre avec la mort.

La lumière, la vie, la mort ; l'amour, qui a déjà un goût de mort, voilà notre existence. Notre vie n'est pas exempte de péchés et, le péché, c'est la mort. Toujours, même aux plus belles heures de nos journées les plus ensoleillées, quelque chose nous rappelle la mort.

Mais, heureusement, une autre vie nous a été promise ; la mort n'est donc pas une fin, mais un commencement. Il ne faut pas désespérer : Dieu nous a rachetés.

Perdre son cœur sous la caresse des péchés,
Le retrouver au souffle inouï de la grâce.

Quels beaux vers, profonds et pleins ! Le péché nous conduit au tombeau ; mais le tombeau est une porte qui s'ouvre sur la vie éternelle.

Puis les trompettes sonneront dans le ciel froid.
Le corbeau du sommeil, le corbeau de la terre,
Aveuglé de soleil, terrassé de mystère,
Inclinera son vol et ne sera plus roi.

J'ai beaucoup cité, afin de montrer le sens profond de la poésie de Jean Vogel, afin de montrer toutes la richesse de ses vers, toute leur harmonie. Les images abondent.

L'alouette a fleuri la plaine de lumière...

Crier comme la torche immense de l'aurore...

Qualité de la pensée, beauté de la forme : le recueil de Jean Vogel a bien mérité le prix du concours olympique universitaire de poésie. *Flûte à tue-tête* est l'un des meilleurs livres de vers publiés dans le Jura au cours de ces dernières années.

* * *

Ce n'est pas à Henri Devain que l'on reprochera d'être hermétique. Il est la clarté même ; il est aussi la gaieté, la bonne humeur. Ses vers [1]) ne sont pas casse-tête chinois ; ils ne sont pas obscurs rébus. Ils sont faciles. On pourrait même trouver qu'il sont un peu trop faciles. On aurait approuvé le poète de faire un choix plus sévère parmi ces morceaux de circonstances, ces morceaux écrits un peu à la hâte. On aurait aimé les poèmes retenus pour figurer dans le recueil mieux travaillés afin que le lecteur ne fût choqué par aucune négligence de langue ; on aurait aimé à ces poèmes la forme parfaite qu'Henri Devain pouvait leur donner.

Mais, au fait, Henri Devain tenait-il à vêtir autrement ces écrits de circonstance ? Il sait bien lui-même ce qu'ils valent. Il avertit le lecteur :

Ne trouveras, digne lecteur,
En ce recueil de « Bagatelles »,
Alexandrin triomphateur
Ni piquantes chansons nouvelles !

Henri Devain ne s'adresse pas aux personnes graves, aux personnes qui désirent découvrir un sens profond aux ouvrages qu'ils lisent. Henri Devain offre, avec *Bagatelles,* une heure divertissante.

Le recueil ne renferme que ballades, rondels, chansons, que « rimes de quatre sous » pour gens qui aiment la bonne humeur, le rire franc.

Tout est sévère et doctrinal
Sur notre boule en frénésie ;
Plus rien de gai, d'original,
Plus d'humour, plus de facéties !
Au sein de ce monde infernal
Où sourire est une hérésie,
Digne lecteur de ce journal,
N'as-tu pas soif de fantaisie ?

De la fantaisie, Henri Devain en a. C'est un bon vivant que ce poète qui a de l'esprit, qui possède une langue souple, colorée, savoureuse, une langue que l'on voudrait plus répandue chez nous ; c'est un gai compagnon que ce poète toujours de bonne humeur, qui connaît la valeur des mots, leur importance et qui sait, en musicien, les faire chanter et, souvent, partir en fanfare.

* * *

[1]) *Bagatelles. Ballades joyeuses et rimes de quatre sous.* Tavannes, Editions du « Courrier ». S. d. (1945).

C'est un carnet de route que *Messages d'outre-Mer* [1]), un carnet de route que M. Camille Gorgé a écrit pour sa famille, pour ses amis seulement, pour ceux qui s'intéressent à ses déplacements. L'ouvrage, en effet, n'a pas été mis en vente. Mais ses rares exemplaires ont circulé. J'en ai feuilleté un. J'ai donc fait, en compagnie du diplomate-poète, le voyage du Japon. M. Camille Gorgé s'est rendu à Tokio en passant par l'Amérique. J'ai donc vu avec lui l'Italie, ses principales villes ; puis Gibraltar, le Portugal, les Açores ; puis les Etats-Unis, New-York, Chicago ; enfin, le Japon, la Mongolie.

M. Camille Gorgé sait voir ; il sait aussi faire voir. Ses descriptions sont précises, colorées :

Un pays nu. Des arbres suppliants.
Du roc. Et, là, votre empire, moustiques,
Dont les essaims de tribus fanatiques
Furent gobés par l'hydre de ciment.

Ailleurs :

Nuit de rafales où tremblent des étoiles,
Qui font penser à de lointains faubourgs ;
Le bastingage danse et, sur les toiles
Tendues en mur, le vent bat du tambour
Pour exciter la charrue en délire
Qui, dans un bruit de gros drap qu'on déchire,
Fait ruisseler sur elle son labour.

Cette belle évocation encore :

Et souviens-toi du soir, dans le désert des Landes,
Où, parmi les langueurs neigeuses des bouleaux
Et les chevaux pensifs au milieu des lavandes,
Qui regardaient saigner le soleil sur leur dos,
Ce héron, grave et seul, méditant sur la moire
De l'étang. Il voyait loin, si loin, ce rêveur,
Que plus son rêve s'en allait, plus sa blancheur
S'allongeait, pure, sur l'eau noire...

Ce qu'il voit éveille chez M. C. Gorgé, cet homme sensible et cultivé, des réminiscences. Il compare, analyse, tire des conclusions.

C'est lentement que les villes se donnent.
Florence se défend comme un aveu ;
Pise est plus pudibonde qu'une nonne
Et, nue, elle se cache en ses cheveux ;
Paris promet, mais, amant, quelle histoire
Pour grimper au balcon !... Ici, victoire !

[1]) Imprimerie de l'Ecole professionnelle salésienne, Tokio. S. d. (1944).

New-York t'étreint, t'enlace rudement
Sans te laisser, à toi, l'enlèvement !
C'est la géante qu'aimait Baudelaire
Et dont la jupe entière et en soleil
Tombe à ses pieds... mais prends garde au calcaire !
Hélas ! il t'a déjà broyé l'orteil !

Messages d'outre-mer est le livre d'un voyageur attentif, intelligent, instruit. C'est aussi celui d'un voyageur sensible, bien que cette sensibilité n'apparaisse pas immédiatement. L'émotion du poète se cache derrière le récit du voyageur, derrière les propos du penseur, du philosophe. Mais elle apparaît tout de même ici et là. On retrouve aussi le poète à sa langue imagée ; on le retrouve enfin au rythme très personnel, à la musique des vers.

Si, pour toi, chaque rêve est un vase d'argile
Qui se fêle aussitôt que tes mains l'ont reçu,
Pourquoi ne pas tenter de ce fluide évangile
Que, tous les jours, la mer te prêche à son insu ?

Tu serais plus heureux si tu savais sans ruse
T'introduire, apaisé, au cœur de tout ce bleu
Qui te lèche les pieds et court en tes cheveux
Avec ses flammes de céruse !

* * *

Clarisse Francillon, après nous avoir offert quelques recueils de nouvelles, revient au roman. Son dernier livre [1]), qui nous conduit à Paris, a pour héroïne Marcienne Galli, une jeune Tessinoise qui s'ouvre à l'amour. Quand Marcienne rencontre Noël, son « quart de frère », elle a eu d'autres amants déjà. Mais ces hommes ont-ils joué un rôle dans sa vie ? Non, répond Marcienne. Ils n'ont pas compté pour elle ; ils ne sont que fantômes aujourd'hui. C'est ce que doit savoir Noël qui souffre en songeant que Marcienne a connu d'autres hommes avant de se donner à lui.

L'histoire de Clarisse Francillon est captivante. Le drame est étudié avec pénétration. Marcienne est admirablement décrite ; je pense à son caractère surtout. Toutes les réactions de cette jeune artiste en face de la vie, de cette femme qui s'ouvre à l'amour, sont d'une justesse qui nous étonnerait si nous ne savions depuis longtemps le talent de Clarisse Francillon et sa profonde connaissance de l'âme féminine. Marcienne, son héroïne, nous apparaît extrêmement vivante ; elle est vraie aussi. Noël n'est pas moins bien observé.

[1]) *Les Fantômes.* L.U.F. Egloff, Paris s. d. (1945).

Nous avons déjà eu maintes fois l'occasion de parler de l'art de conteur de Clarisse Francillon, de sa manière bien à elle de brosser une toile ; elle peint par petites touches rapides, ce qui lui permet de nuancer son tableau. Elle mêle constamment le passé au présent ; mais le passé n'est-il pas présent dans la mémoire d'un personnage ? Un fait, un geste, une parole ne ressuscitent-ils pas constamment le passé ? Une réflexion en amène une autre, un mot rappelle une image qui peut être lointaine déjà.

Les narines dilatées, Marcienne aspirait l'air humide, d'un mouvement vif, elle fit voler ses cheveux quand Noël lui demanda si elle craignait de se mouiller. Avec une joie soudaine, elle pensa à la réunion en Seine et Oise, dans un vieux château transformé en hôtel où les journalistes passeraient leur temps au milieu des palabres et des éternuements. Le visage levé, Noël observait le ciel. Certainement on aurait encore de la pluie. « Tant mieux » s'écria Marcienne.

Cette citation donne une bonne idée de la façon d'écrire de Clarisse Francillon.

* * *

Passons à un roman bien différent de *Fantômes*, à *Saïd* de Marcel Chapatte [1]). Mais est-ce bien un roman que *Saïd ?* N'est-ce pas plutôt une histoire vécue ? Si M. M. Chapatte avait voulu transposer son récit sur le plan du roman, il aurait fait une œuvre beaucoup plus équilibrée dans son architecture, beaucoup moins encombrée de détails. Mais M. Chapatte n'a pas cherché à faire œuvre littéraire. C'est pourquoi son récit a quelques défauts de composition qui n'en facilitent pas la lecture.

Saïd ne manque cependant pas de mérites. Nous en retiendrons deux. *Saïd* rappelle les différents épisodes de la guerre, relate les terribles combats qui se déroulèrent à nos frontières, parle de toutes les souffrances que durent subir les hommes qui allèrent au feu, les hommes qui furent envoyés dans des camps de concentration, furent déportés, maltraités, suppliciés. Ce livre recrée toute l'atmosphère de la guerre que nous avons en partie vécue, nous qui sommes à la frontière ou qui avons fait notre service militaire en Ajoie.

Ce que je n'oublierai jamais, continue Saïd, ce sont les routes, les chemins, les sentiers encombrés de réfugiés qui vont d'un piétinement

[1]) Aux Editions Alsatia, Belfort et aux Editions Suisse-Afrique Africanum, Fribourg. (Edition Pères Blancs). S. d. (1945).

sourd comme ceux des moutons dans le sud, dans un désordre indescriptible de chars à vaches, de poussettes d'enfants, de vieilles guimbardes poussiéreuses, de limousines de luxe avec les ustensiles les plus hétéroclites, des matelas, des couvertures, des bidons, une toute vieille portant une cage à canaris, un garçon, un radio ficelé sur le dos. Le hourvari de cette multitude s'enfle ou décroit comme la voix de la mer. Soudain le dénouement rapide et brutal d'un drame d'égoïsme s'achève dans le bruit de ferraille d'une auto qui s'écrase dans le fossé et qui brûle avec ses occupants. Et cela n'attire pas plus l'attention des gens qui fuient que la malheureuse femme qui agonise sur l'herbe du talus parce qu'elle ne peut mettre au monde son enfant.

Saïd, le Marocain, a vécu la « drôle de guerre » dans la ligne Maginot ; il a fait la campagne de Belgique ; puis, celle d'Afrique ; fait prisonnier, Saïd est ensuite envoyé à Lwov, puis à Berlin et à Sochaux ; de là, il passe en Suisse où le recueille M. Chapatte. Plus tard, il regagne la France, afin de servir encore. Est-il mort aujourd'hui, tombé en Alsace, sur le Rhin, en Allemagne ? Tombé ainsi que son ami ?

Où êtes-vous, mes enfants ? Messaoud, dors-tu de ton dernier sommeil sous la stèle funéraire dans le petit cimetière carré et provisoire en Alsace libérée, sur les bords du Rhin ou du Danube ?

Toi Saïd, ne disais-tu pas : « Quand tu liras mon nom au bas de la page, à ce signe tu reconnaîtras... » Je ne l'ai pas lu, ne le lirai-je sans doute jamais sinon dans le livre de vie. Aussi le chant de l'adieu me serre étrangement le cœur. « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères. »

C'est donc presque toute la guerre qu'évoque M. Chapatte dans son livre. *Saïd* a un autre mérite encore : il nous présente deux races, deux mystiques. Il étudie deux civilisations, il les compare. De longues discussions ont lieu entre Saïd le Mahométan et le prêtre chrétien, ce prêtre érudit, lettré qui l'a recueilli, discussions extrêmement intéressantes où trois êtres finissent par se comprendre, s'estimer, s'aimer.

Saïd est quelque peu touffu ; il a des longueurs ; il ne possède pas une langue très ferme, exempte de maladresses ; cet ouvrage n'en reste pas moins un récit attachant, souvent émouvant, il n'en reste pas moins, par ses pages d'analyse religieuse, par ses belles évocations de notre terre, de nos villes et villages, un livre éducatif.

* * *

Je dois mentionner ici deux œuvres qui ne sont pas de Jurassiens, mais qui ont été traduites par des Jurassiens. L'une est le premier roman d'un Tessinois, Felice Filippini. Filippini fut insti-

tuteur et peintre avant d'être écrivain. Aussi retrouve-ton le peintre dans *Seigneur des pauvres Morts* [1]), ce roman qui nous parle de la dure réalité de la vie, de tous les problèmes qui se présentent aux hommes, de ce mystère qui nous entoure et que nous n'arrivons pas à percer.

M. Roger Schaffter, qui a traduit ce sombre roman, a su lui garder toute sa force et sa couleur. Le français de M. Roger Schaffter donne toute leur précision aux descriptions du peintre-écrivain.

Le vieux, se raidissant sur ses jambes, se dressa. Il appuya ses épaules au mur et se tendit, des pieds à la tête, comme un archet ; s'aidant enfin des mains il se traîna en avant, petit et gros comme un crapaud. Il était sale et lent.

Ils s'assirent tous trois sur les dalles de pierre froides et lisses. Ils mirent la chandelle au beau milieu, sur un tronçon de colonne, et se tinrent ainsi longuement sans parler.

C'est un plaisir intense de lire l'ouvrage traduit par M. R. Schaffter, ce roman qui, pour sa poésie, pour sa beauté, pour son originalité, sa richesse a obtenu, en 1942, le prix de Lugano.

Dehors, le vent avait cessé de tourmenter la nuit. Il soupirait seulement, à présent, dans les oreilles et sur le cou des passants. La lumière froide des réverbères pleuvait sur les façades humides des étables, sur les galeries de bois pourri, et les chiens aboyaient (c'était l'automne) hargneux et cruels. On ne voyait pas les étoiles, on marchait dans le froid, sur la route amollie par les premières couches de givre.

*
* *

C'est un autre Jurassien, M. W. Waldvogel, de la Neuveville, qui a traduit *L'Ile heureuse*, l'étrange et captivante nouvelle d'Arnold-H. Schwengeler [2]). En narrant la naissance d'un film qui plonge dans le surnaturel, Schwengeler a voulu nous montrer le danger qu'il y a à dépasser les limites de la raison et de la réalité. On ne s'aventure pas impunément dans le monde mystérieux du subconscient. « Il connaissait aussi ce monde, lui, Falk, et il avait nagé dans les eaux troubles de la fatalité où Lester s'était laissé entraîner et où il avait sombré. Lui, Isa et Walder, et tous ceux qui avaient suivi l'auteur dans son domaine secret, dans le jardin énigmatique de l'âme humaine, que la froide raison n'arrivera jamais à explorer. Aucun mortel ne peut franchir impunément certaines limites. Lionel Lester l'avait appris à ses dépens. »

[1]) Aux Editions des Portes de France, Porrentruy. S. d. (1945).

[2]) Neuchâtel, aux Editions de la Baconnière. S. d. (1945).

Cette curieuse nouvelle valait la peine d'être mise en français. Une autre raison a poussé M. Waldvogel à la traduire : l'action se passe en grande partie dans l'île de Saint-Pierre.

M. Waldvogel a mis *L'Ile heureuse* en un français clair, en une langue sobre, élégante.

* * *

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les deux pièces qu'a publiées M. l'abbé A.-Paul Prince. La première, *Lucine* [1]), évoque le temps de la Révolution française. Les esprits sont échauffés. Quelques hommes adhèrent avec sincérité aux idées nouvelles. Ils rêvent d'un monde nouveau, meilleur que celui qui est le leur ; d'autres profitent des événements pour assouvir leurs haines, leurs rancunes ; d'autres, enfin, qui sont satisfaits de leur sort, se méfient des révolutionnaires ; ils tiennent à leurs coutumes, à leur religion, à leur pays ; ils ne veulent pas écouter les chambardeurs étrangers qui renient Dieu et emploient la force, la violence pour imposer leur « vérité ».

LE PERE PUGIN. — *Cela me fait du bien de vous entendre, vous restez dans l'esprit des pères, c'est bien. Il importe pourtant de savoir pourquoi la ligne suivie par les pères est la meilleure. On parle de supprimer des abus scandaleux, très bien. Mais, alors, pourquoi créer une atmosphère qui fait éclore d'autres abus plus nombreux et plus criants ? On voudrait que l'homme du peuple ait partout sa place au soleil, c'est justice. Croit-on y arriver en établissant une nouvelle classe d'exploiteurs, les chefs de la révolution ?*

Les personnages de M. A.-P. Prince sont un peu trop schématiques, trop abstraits ; ils ne sont pas suffisamment nuancés pour être vivants. Ils sont ou trop bons ou trop mauvais. C'est qu'ils ont été créés pour défendre une thèse. La thèse que développe M. l'abbé Prince, je veux dire son drame, se lit avec un intérêt qui va croissant. Je serais étonné que *Lucine* ne remportât pas grand succès à la scène et qu'elle ne plût pas davantage que bien des drames qui nous viennent de l'étranger et qui laissent une impression démoralisante.

Les personnages de l'autre pièce, *L'étrange histoire de sire Thibaud* [2]), sont, eux, très vivants et délicatement dessinés. La

[1]) *Lucine. Au temps de la Révolution française.* Drame en quatre actes. Saignelégier, « Le Franc-Montagnard ». 1945.

[2]) Pièce religieuse en deux actes. Saignelégier, « Le Franc-Montagnard ». 1945.

pièce ravissante qui les met en jeu comporte un profond et juste enseignement. *L'étrange histoire de sire Thibaud* fait songer aux délicieux mystères d'Henri Ghéon.

L'étrange histoire de sire Thibaud a de la poésie. Le dialogue est rapide, la langue limpide, élégante. Qu'on en juge :

THIBAUD. — Eh ! bien, Gondoin, que penses-tu de tout ceci ?
GONDOIN. — Que mon maître, sauf le respect que je lui dois, s'est engagé de façon imprudente...
THIBAUD. — Comment ? Que dis-tu ?
GONDOIN. — Que vous vous êtes engagé de façon imprudente, alors qu'il était tout indiqué de décliner, pour cette fois du moins, l'honneur de recevoir l'empereur et la noblesse.
THIBAUD. — Refuser ? Mais, malheureux, c'était ma perte !
GONDOIN. — Du tout, seigneur.
THIBAUD. — C'était ma perte, te dis-je.
GONDOIN. — Tout homme instruit vous aurait rédigé une missive qui, sans être un refus, n'eût quand même pas été immédiatement affirmative.

* * *

C'est également un drame que nous présente M. Léon Degoumois, un drame inédit d'Edouard Tièche — *Edmond, comte de Rondchâtel* [1]) — que les sociétaires de l'Emulation jurassienne ont lu l'année dernière dans les *Actes*. Léon Degoumois a fait précéder ce drame d'une étude sur *Edouard Tièche, poète jurassien,* étude qui a paru également dans les *Actes*. Je n'insisterai donc pas sur cet ouvrage.

Je dois cependant noter que la présentation de l'étude du professeur Degoumois et du drame de Tièche n'est pas la même dans le livre paru aux Editions du Chandelier que celle donnée par les *Actes*. Avant de l'éditer en volume, le professeur Degoumois a fait procéder à une nouvelle mise en pages de son ouvrage ; il a augmenté le nombre des illustrations ; enfin, Henri Guillemin a écrit pour ce livre, une pénétrante, amicale préface.

Dans ce volume, qui est, dit le professeur Pierre Kohler, d'une présentation remarquable, on relit avec un infini plaisir l'étude si intelligente et si nuancée où Léon Degoumois fait revivre Edouard Tièche, cet être qui « possédait, écrit Pierre Kohler, de la finesse, une ferme indépendance de jugement, le sens inné de la beauté poétique et de la grandeur spirituelle », où l'excellent professeur

[1]) Léon Degoumois, *Edouard Tièche, poète jurassien.* Préface d'Henri Guillemin. — Edouard Tièche, *Edmond, comte de Rondchâtel.* Drame en cinq actes en vers. Bienne, aux Editions du Chandelier. S. d. (1945).

donne une image si juste d'un petit monde d'autrefois, rappelle, en une langue précise, alerte, le Jura et ses gens d'il y a cent ans. On relit aussi avec intérêt dans ce beau volume le drame d'Edouard Tièche, drame fort bien charpenté, drame où le jeune poète jurassien a fait preuve de verve, d'enthousiasme. *Edmond, comte de Rondchâtel* est une œuvre qui a de la fraîcheur, du souffle, un drame que nous remercions M. Léon Degoumois de nous avoir révélé.

*
* *

Etude perspicace aussi que celle de Mlle Marie-Jeanne Hublard, une Jurassienne professeur à Bâle. Mlle Hublard, qui a toujours admiré Loti, a demandé à l'écrivain quelle fut son attitude religieuse [1]). Pierre Loti, nous dit Mlle M.-J. Hublard, n'aimait pas aborder des problèmes difficiles ; ce ne fut pas un penseur ; il n'a laissé que des notes très brèves, des réflexions rapides et disséminées dans tous ses ouvrages sur les problèmes qui l'obsédaient. Pierre Loti, qui fut un artiste et qui n'aimait pas le langage abstrait, n'a pas évolué dans ses idées. A la fin de sa vie, sa vision du monde était la même que celle qu'il notait, à 18 ans, dans son journal intime.

Loti pense que l'homme, sorti du néant, y rentrera une fois terminée son existence terrestre. C'est à cette conclusion que le conduisent son rationalisme et son matérialisme. Mais le néant qu'admet Loti lui fait horreur. D'autre part, l'écrivain se rend compte du mystère qui nous entoure. Il constate le vide de toute chose ; mais il se défend d'y songer ; pour ne pas le voir, ce vide, il a besoin d'illusions ; la religion elle aussi est une illusion, illusion bienfaisante.

Le christianisme est, pour Loti, une civilisation finissante. L'écrivain a perdu la foi. Mais, cette foi, il en a la nostalgie, ainsi que Renan, avec lequel il a beaucoup d'affinités spirituelles. Cependant, ce qu'il entreprend pour retrouver la foi de son enfance est peu de choses. Pierre Loti a cherché avant tout l'illusion pour oublier tous ses sujets de tristesse ; l'illusion l'empêche de voir la mort et le néant de toutes choses. Loti, dit Mlle Marie-Jeanne Hublard, « se contente d'une religion illusoire ; sa nostalgie de la religion devient un besoin d'illusion dans tous les domaines. C'est la suprême sagesse de l'homme que de demeurer dans les limites

[1]) *L'attitude religieuse de Pierre Loti.* Thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Bâle. Imprimerie Saint-Paul, Fribourg, 1945.

qui lui sont assignées, même s'il doit, pour cela, renoncer à la vérité. Tel est l'enseignement moral qui se dégage de la vie et de l'œuvre de Pierre Loti ».

L'ouvrage de Mlle M.-J. Hublard est de valeur. L'écrivain jurassien fait preuve non seulement d'érudition, non seulement de vastes connaissances, mais encore de pénétration, d'intelligence, d'esprit critique. De plus, Mlle Hublard possède une langue claire, un français châtié, très pur.

L'ouvrage de Mlle M.-J. Hublard sera très souvent consulté, car il étudie l'œuvre de Loti avec beaucoup de sagacité et permet de se faire de l'auteur des *Désenchantées,* de *Pêcheurs d'Islande,* de *Ramuntcho,* une idée précise et claire.

* * *

M. Louis Burgener, un jeune écrivain biennois, maintenant professeur au gymnase de la Chaux-de-Fonds, nous a déjà donné plusieurs livres fort utiles. Jusqu'à présent, c'est l'histoire qui l'intéressait. Dans son dernier ouvrage [1]), il aborde la critique littéraire. Il nous présente, en effet, Gottfried Keller, l'écrivain le plus célèbre de Suisse alémanique, l'auteur le plus représentatif de la Suisse du XIXe siècle.

M. Louis Burgener narre tout d'abord la vie du grand écrivain. Cette vie, dit-il, « est un peu celle de toute sa génération : politique et radicale au début, équilibrée et laborieuse pendant l'âge mûr, traditionaliste dans sa vieillesse, jamais extrémiste, toujours républicaine, patriote et largement humaine ». Puis M. L. Burgener passe en revue les œuvres de Gottfried Keller ; ces œuvres, il les décrit, les analyse, les caractérise ; il en montre la signification philosophique. Enfin, il établit la permanence de Keller, permanence suisse et républicaine, mais surtout permanence humaine.

Gottfried Keller est demeuré très vivant, très actuel. Aujourd'hui encore, nous pouvons lire toutes ses œuvres avec fruit, « même celles qui trahissent le *moi* partisan et radical. Car le grand Keller a présenté jusque dans ses personnages les plus discutés un aspect commun à tous les hommes ».

L'ouvrage de M. Louis Burgener est bien conçu et bien construit. Il nous donne une idée très complète d'un écrivain de valeur. *Perspectives sur Gottfried Keller* sera utile aux professeurs et aux

[1]) *Perspectives sur Gottfried Keller.* Bienne, Les Editions du Chandelier. S. d. (1945).

élèves de nos écoles secondaires, parce qu'il sera pour eux un guide sûr ; il sera utile aussi à tous ceux qui désirent mieux connaître l'un des meilleurs écrivains suisses-allemands.

* * *

C'est au service militaire surtout, quand le régiment jurassien monta *La Gloire qui chante,* que j'appris à connaître Albert Rumley cet homme exquis, cet instituteur remarquable, qui devait mourir quelques années plus tard, en mars 1943. Mais longtemps avant cette époque déjà, j'avais entendu parler de la valeur de l'enseignement de ce pédagogue, des qualités morales et intellectuelles de ce conducteur d'enfants.

On a dit, en parlant du *Maître de la Joie* [1]), qu'Albert Rumley avait été un être exceptionnel. Il le fut. C'était un homme curieux de tout, jamais las de s'instruire. Il avait beaucoup lu, beaucoup observé, beaucoup retenu. Ses connaissances étaient vastes. Il ne s'en était pas tenu au visage extérieur des choses et des gens. Il avait voulu voir plus loin que les apparences. Des problèmes l'avaient retenu qu'il avait examinés longuement, des problèmes auxquels il avait voulu donner une solution.

Albert Rumley, intelligence d'élite, avait une âme d'artiste. Il aimait la littérature ; il goûtait avec intensité la beauté d'un tableau ; il se passionnait pour la musique. Il fut, dans sa ville, de toutes les manifestations littéraires, de toutes les manifestations d'art. Il avait l'esprit fin, le goût sûr, — et quel enthousiasme il avait quand il parlait d'un bon poète, d'un peintre, d'un musicien qu'il admirait !

C'était aussi, Rumley, un cœur assoiffé de justice. Partout, il avait besoin de vérité. Il haïssait le mensonge sous toutes ses formes. Il était bon et charitable. Oui, c'était, Albert Rumley, vraiment un être exceptionnel.

Cet homme trop tôt disparu, nous le retrouvons tout entier dans *Le Maître de la Joie.* Ce livre, préfacé par Georges Duplain, enrichi de très beaux dessins du peintre Pierre Stampfli et d'une photo de Rumley signée Fred Schmid, ce livre renferme des lettres d'Albert Rumley écrites à ses amis. Ces lettres si belles, ces lettres qui parlent, les unes de l'école, les autres de littérature, d'art, les autres encore de l'amitié, du beau et du bon, de Dieu, enfin,

[1]) Ouvrage précédé d'une préface de Georges Duplain, enrichi de dessins de Pierre Stampfli et d'une photo de Rumley par Fred Schmid. Aux Editions du Chandelier, Bienne. S. d. (1945).

ces lettres sont un enrichissement pour ceux qui les lisent et les relisent, — car il faut les relire pour en connaître tout l'enseignement. On ne peut suivre cet être à la recherche de la vérité, on ne peut suivre cet être passionné dans sa marche vers Dieu sans émotion. On ne lira pas ces pages bouleversantes de vérité, de grandeur simple, sans être pris d'admiration, sans être saisi de reconnaissance pour l'homme qui vous offre tant.

Ma peine. Elle est là depuis hier soir. Elle fait comme une boule à la gorge. Je l'ai portée dans le village mouillé, en revenant du téléphone. Elle est faite de révolte aussi, de découragement... car l'un de mes élèves est mort... Je l'aimais parce qu'il avait souffert... Il n'est plus là. Son âme est partie vers de plus belles joies, vers de plus pures caresses. Mais moi, je me penche encore vers le petit mort... et je pleure, et j'ai de la peine à refaire les gestes de la vie. Là-haut, dans le petit cimetière de la colline repose mon premier élève. Comme c'est triste pour un maître d'école de perdre son premier élève ! C'est un peu de mon rêve qui s'en va, un peu de lui, c'est un peu de son enfant qui n'est plus.

Ailleurs :

Je voudrais que tu aies la simple douceur d'un foyer : le sourire d'une mère, le regard tendre des sœurs, le parfum des fleurs, la mélancolie d'une vieille chanson. C'est si bienfaisant... et on attend avec calme les joies, les douleurs, les désenchantements... qui viennent... J'ai vu mère penser aux fêtes passées. Ses yeux s'étaient agrandis pour ne plus regarder que ses souvenirs. Elle a pensé à son père, à sa mère, à son enfance, à ses frères et sœurs, à son époux, et elle a serré ses enfants qui lui restaient encore. Les fins d'année sont, pour les mères, le bilan des sacrifices et des séparations. J'ai vu ma tante, veuve depuis un an, ouvrir sa fenêtre et s'accouder seule. Je lui ai crié : « Bonne année ! » mais dans ma voix il y avait des sanglots. Et elle... n'a pas répondu. J'ai vu la place vide, où j'allais pour la voir. Et je suis parti plus loin avec les cloches qui s'espaçaient, et mon amour qui pleurait...

Ailleurs encore :

Assise ! c'est trop beau, c'est trop émouvant... j'ai frissonné d'émotion, j'ai fermé les yeux, j'ai comme tendu les bras vers le Grand Pauvre. — Et c'était comme s'il m'attendait. Ainsi que dans la fresque de Cimabue, il avait ses mains croisées et son grand regard qui dit aux hommes : « Viens, renonce et suis-moi vers Dieu »... et après, je ne savais plus comment je marchais. J'aurais voulu ne plus poser les pieds, pour ne rien gâter de cette lumière, pour ne rien écraser de cette sérénité... et il me semblait que je touchais Dieu, tant j'étais débarrassé de toute iniquité.

Ailleurs :

Je suis la sentinelle de l'aube, celle qui se lève entre trois heures et demie et quatre heures le matin pour reprendre la mission. Il fait

frais dehors, au point 1200. Et si nous avons les joies d'un admirable panorama, nous supportons aussi les inconvénients de tous les vents... J'ai erré un moment, ma couverture sur le dos, avec l'air d'un marin sur le pont. Je gèle et je suis venu m'asseoir dans un chalet-abri. J'ai ouvert le guichet. J'entendrai bien les bruits du ciel. Alors trotte ma plume sur le papier blanc pour l'ami...

Ceci encore :

Par la fenêtre à neuf carreaux, je vois la banale église du village sur la pente douce. Dans le paysage sombre des sapins, dans la grisaille d'aujourd'hui, elle apparaît blanche et je me mets à l'aimer. D'ailleurs, les églises, toutes les églises de tous les villages, les laides comme les belles, les banales comme les admirables, ne sont-elles pas le refuge symbolique de notre pauvre Europe en détresse ? Et je sais, et je sens que je les regarderai, en passant, où que j'aille, avec des yeux qui se mouilleront, avec des silences qui seront comme des prières.

Mais il faudrait citer en entier ce livre dont les critiques littéraires ont dit qu'il était l'un des meilleurs parmi les ouvrages parus au cours de l'année dernière.

Les dessins que Pierre Stampfli a réalisés pour *Le maître de la joie* sont dignes et du peintre et de l'écrivain.

* * *

Dans *Notre Doubs*, M. Jean Haldimann disait tout l'amour qu'il porte à son petit coin de terre. Il le dit mieux encore, cet amour, dans *Notre Forêt* [1]). Il le dit mieux encore dans ce livre, parce que sa forêt, la forêt jurassienne lui a fait une impression plus forte encore que la rivière. Cette forêt lui a procuré des joies intenses qu'il narre dans la première partie de son ouvrage ; elle l'a rempli d'admiration, de crainte parfois. Il a pour cette forêt une tendresse profonde :

J'ai gravi le sentier. Je les ai tous reconnus, nos arbres. Adultes, ils étaient là, tranquillement campés sous la rude étoffe de leurs troncs. Un air de paix, de confiance tranquille, émanait d'eux, gardiens immuables de ce sol. Ils avaient vieilli, bien sûr. Leurs belles pyramides de branches s'étaient éclaircies. Celles du bas surtout avaient séché. Des nœuds, couverts de poix, étaient autant de cicatrices dans leurs corps, l'écorce avait des rides. Par place, une mousse grise pendait en maigre chevelure.

La forêt a formé les hommes.

Forêt du Jura, forêt de nos pères, toi qui les as vus dès les origines et qui leur as donné cette grande envie de liberté. Tu les as proté-

[1]) *Notre forêt. — Petite suite jurassienne.* Saint-Imier, Aux Editions d'Erguel. Imprimerie E. Grossniklaus. S. d. (1945).

gés dans les premiers âges, tu leur as donné de quoi bâtir leurs premières demeures. Quand ils se sont mis à défricher, tu leur as fourni le soc de leur charrue. Quand ils ont quitté leurs foyers pour mettre leur travail en commun, pour restreindre cette liberté au profit du gain, pour s'asservir à la machine ingrate qui nivelle et meurtrit, c'est toi qui es restée leur refuge. Ils vont à toi, forêt du Jura, ils te parcourent encore librement. Tu leur donnes un peu de joie, de confiance en eux-mêmes. Tu les reçois largement et ils te sont reconnaissants.

De ces hommes fils de la forêt, M. Jean Haldimann nous en fait voir quelques-uns : les seigneurs du Châtelard, horlogers cultivés, généreux, bienveillants ; le poète Robert Dyal, l'auteur des *Rayons brisés,* qui mourut empoisonné par les miasmes de la grande ville ; Léon l'aveugle qui connaissait toutes les résonances de son ciel et de sa terre ; l'instituteur des Planchettes devenu collectionneur, et qui eut une existence libre et fière, mais mourut pauvre et seul.

L'amour que M. Jean Haldimann porte à sa terre, nous le retrouvons à chaque page de son livre. A chaque page aussi, nous constatons l'émotion que l'auteur ressent de l'évocation de ses souvenirs, l'enthousiasme que lui inspire sa forêt. Sa forêt vit. L'écrivain lui donne une âme. Tous les arbres sont pour lui des personnages qu'il chérit. Sa plus grande joie c'est de se retrouver au milieu d'eux.

Je vous souhaite à tous de vivre la joie primitive d'un de ces repas en plein air : le feu qu'on prépare minutieusement, brindilles sèches, puis gros bois. Et la flamme qui s'élance, se rabat, recommence son jeu avec le vent qui menace de l'éteindre. Il faut souffler sur la braise, relever la charge de branche qui l'étouffe, et le feu reprend, crépitant. Vous avez gagné.

Il y a, dans *Notre forêt,* beaucoup de poésie. Le Dr J. Haldimann écrit bien. Il possède une langue souple, nuancée, un style varié, un français où court le frisson que ressent le poète quand il parle de son petit pays.

*
* *

J'ai déjà eu l'occasion de parler de quelques livres parus dans la collection intitulée *Trésors de mon pays* et que font paraître les Editions du Griffon. Deux nouveaux ouvrages de cette collection nous intéressent particulièrement parce qu'ils sont consacrés, l'un à *La Neuveville* [1]), l'autre au *Haut Jura.*

[1]) M. Mœckli et M. Joray, *La Neuveville. Simple histoire d'une petite ville.* Coll. *Trésors de mon pays,* No 10. Neuchâtel, Editions du Griffon. S. d. (1945).

La Neuveville nous est présentée par le regretté Maurice Mœckli-Cellier. Son texte précis, coloré, dit tout ce que nous devons savoir de la petite cité. Maurice Mœckli parle des origines de La Neuveville, de son développement ; il nous dit la mission culturelle de la cité et, pour terminer, il analyse le caractère du Neuvevillois. Ce tableau de La Neuveville, ce portrait de l'habitant, Maurice Mœckli les fait avec une clarté remarquable ; il les trace à grands traits, mais sans oublier le détail caractéristique, sans oublier de mettre les nuances voulues dans la fresque.

On n'a pas le choix, vous dis-je. Le cep seul s'agrippe sur les pentes graveleuses, y pousse des racines assez robustes pour puiser l'humidité profonde et résister à la sécheresse prolongée. La vigne donc s'impose, le chasselas tortu, la treille fourchue, le pineau au grain menu. Les prix baisseront, le phylloxera s'y mettra, puis le mildiou, et d'autres, et d'autres... Qu'importe. On jurera, on s'exprimera, on bataillera, le front dur, les dents serrées et... on replantera. La chanson de Dalcroze « Plantons la vigne », les Neuvevillois l'ont chantée avant la lettre, de leurs bras noueux, de leur torse courbé en deux, de leurs jarrets secs et tendus, de leurs gosiers aussi, râpés par le jus aigrelet du baril.

Beau français, rapide, précis, belle langue, colorée, agréable à lire.

M. Joray nous fait faire ensuite une promenade à travers la Neuveville. Il nous désigne les monuments les plus intéressants, évoque rapidement leur passé, précise leurs particularités. M. Joray sait être érudit sans pédantisme, concis, élégant.

* * *

L'autre volume des *Trésors de mon pays* qui nous intéresse ici a pour titre *Le Haut Jura* [1]). Dans cet ouvrage, M. J. Beuret-Frantz évoque les Franches-Montagnes et le Clos-du-Doubs, « cette contrée charmante et paisible, unique en Suisse », cet « étrange petit pays avec ses églises trapues, au clocher surmonté d'un bulbe de métal. Maisons basses elles aussi, tapies contre la terre et comme accroupies pour mieux se préserver de la folie furieuse des éléments, maisons des grands toits et des murs très épais. Cet aspect ne change guère au cours des âges et ne peut pas changer parce qu'il est régi par la rude loi des nécessités, l'instinct même de la défense contre les rigueurs d'un hiver qui se prolonge. »

M. J. Beuret-Frantz rappelle le passé des Franches-Monta-

[1]) *Le Haut Jura. Franches-Montagnes et Clos-du-Doubs.* Collection *Trésors de mon Pays,* No 8. Neuchâtel, Editions du Griffon. S. d. (1945).

gnes, puis il nous invite à parcourir son petit coin de terre. Il nous fait visiter la vallée du Doubs, toute en contrastes, le plateau montagnard qui a, dit-il, quelque chose de nordique, les villages cachés dans la verdure ; il nous fait traverser les pâturages, « velours sombre encadrant le miroir endormi des étangs », entrer dans la forêt qui « étend à l'infini son frisson vert ».

Les Franches-Montagnes, c'est le pays des chevaux ; M. Beuret-Frantz nous en dit les mérites avant de nous conduire à la ferme, puis à l'atelier où travaillent les horlogers. Enfin, l'auteur nous parle des coutumes et traditions franc-montagnardes.

La Neuveville et *Le haut Jura,* ces deux volumes de la collection *Trésors de mon pays,* sont enrichis de nombreuses et magnifiques photographies qui permettent de se faire une idée très claire et complète de la cité des bords du lac de Bienne, comme des Franches-Montagnes et du Clos-du-Doubs.

* * *

C'est également M. Beuret-Frantz qui a écrit *Autour de la crémaillère* [1]. Dédié aux touristes et visiteurs hôtes du Jura bernois, cet ouvrage n'est pas un simple livre de cuisine. Il veut montrer que le Jura bernois possède une histoire gastronomique, que la bonne auberge était réputée déjà du temps des princes-évêques.

Autour de la crémaillère, qui nous conduit de la Neuveville à Boncourt, en passant par le Vallon de Saint-Imier et les Franches-Montagnes, par la vallée de Tavannes, Moutier et Delémont, par le Val Terbi et le Laufonnais ; qui nous fait voir les curiosités du pays avant de nous faire entrer dans les bonnes auberges ; qui nous apprend quelle est la diversité de la terre jurassienne, *Autour de la crémaillère* nous fait connaître mieux notre petit coin de terre et nous le fait aimer davantage.

En vérité, dit M. Virgile Moine dans l'avant-propos qu'il a écrit pour l'ouvrage, le pays jurassien, une fois découvert, est de ceux qu'on ne peut oublier. Terre de mesure et d'équilibre, il plaît aux yeux, il plaît au cœur ; il conquiert parce qu'il harmonise. Aux jeunes, il offre des sommets, des parois de varappe et des menus frugaux ; aux gens mûrs, il apporte la quiétude des pâturages et des pentes moyennes, et les dîners pantagruéliques des natures fortes ; aux vieilles personnes, il présente des

[1] *Notes et propos gastronomiques sur la bonne cuisine dans le Jura bernois,* par Joseph Beuret-Frantz et quelques gastronomes du Jura bernois. Avec des bois originaux de Laurent Boillat. Préface de M. le Dr Riat. Introduction de M. le Dr V. Moine. Edition Pro Jura. S. d. (1945).

paysages reposants, des sous-bois tranquilles et des repas légers comme mousse. Moins écrasant que l'Alpe, il séduit ; moins monotone que la plaine, il enchante.

Autour de la Crémaillère, qui est enrichi de bois excellents de Laurent Boillat, a été imprimé et présenté avec le plus grand soin.

* * *

M. Julien Erni, alors qu'il était séminariste, quitta brusquement l'Eglise catholique. Les raisons ? Il les a dites dans un ouvrage qui eut son succès : *Pourquoi je ne suis pas devenu prêtre* [1]).

Plus tard, M. Julien Erni suivit les cours de théologie de l'Université de Genève. Consacré pasteur protestant, il partit pour la Belgique où il demeura un certain nombre d'années ; puis il fut appelé à Cormoret et, enfin, à Bienne.

M. Julien Erni vient de publier *Je crois la sainte Eglise universelle* [2]). Comme le précédent, cet ouvrage est vécu. M. J. Erni constate qu'il y a quelque écart entre l'Eglise d'aujourd'hui et celle qui s'affirme dans les pages du Nouveau-Testament. Mais l'auteur ne s'en tient pas à la critique ; il veut construire. Son but serait de réunir tous les chrétiens, de réaliser enfin la sainte Eglise universelle. « Le laborieux pèlerin, écrit M. R. Paquier dans un journal religieux romand, en quête de la sainte Eglise universelle nous explique, non pas en exposé systématique, mais par touches successives, au hasard des circonstances et des rencontres de son ministère, comment il a dû peu à peu rectifier et compléter sa notion de vérité religieuse, qu'au sortir de l'Eglise romaine il avait tout d'abord empruntée telle quelle au protestantisme réformé. Il a discerné la complexité du problème de l'Eglise et de tout ce qui s'y réfère, problème que ne suffit pas à résoudre l'appel à la Bible ou à une tradition confessionnelle inévitablement restreinte, unilatérale et partiale. Et il s'afflige de l'esprit de division et de stagnation de nos petites Eglises, lesquelles sont trop « de sociétés copiées sur les institutions du siècle ».

L'appel de M. Julien Erni est urgent. Les réformes qu'il propose ont été approuvées par la plupart des personnes qui ont lu son livre et en ont parlé, par Mgr Marc Bœgner, chef de l'Eglise réformée de France, en particulier.

[1]) Chez Rochat & Cie, Agence suisse de la Société générale du livre de Paris, Bienne.

[2]) *Je crois la sainte Eglise universelle,* par J. Erni, pasteur. Bienne, les Editions du Chandelier. S. d. (1945).

Le drame intime que narre le pasteur Julien Erni, ce drame que doivent connaître tous les croyants, est exposé par l'écrivain jurassien avec une profonde pénétration, avec une clarté, une franchise avec une sincérité, une éloquence qui nous émeuvent. Aussi comprend-on facilement que son ouvrage ait du succès non seulement dans son Eglise, mais dans tout le monde chrétien, en Suisse et à l'étranger.

* * *

Quelques livres encore parus l'année dernière auraient mérité d'être présentés aux lecteurs des *Actes*. Je les ai reçus trop tard pour avoir le temps de les lire attentivement. Je ne fais donc que les citer aujourd'hui. L'année prochaine, les *Actes* en donneront une analyse consciencieuse. Ces ouvrages, les voici : Fernand Boillat, *Notre pain quotidien ;* du même, *La Suisse sociale et libre ;* du même, *Christianisme vivant ;* du même, *La Paroisse vivante, organisée et moderne.*